

Foi et médiocrité

des classes moyennes éduquées

(De la Foi véritable à la religion durable)



Introit

(Insoutenable)

En ce temps là le désert français se peuplait d'anachorètes politiques. Les foules d'honnêtes et sincères fidèles dont le désarroi n'avait cessé de s'aggraver depuis la dérélit-tion où les avaient abandonnés le grand timonier mou, tous erraient sans but sur les dé-combres fumantes de la gogoche morale et d'alternance.

En réaction et en réponse à sa grande crise de conscience malheureuse culminant avec la névrose nuitdeboutiste de 2017, la sainte église de la sociale démocratie soutenable avait finalement résolu d'engager une douloureuse réforme. La nouvelle maison commune, encore en devenir, s'était alors trouvée contrainte de définir une nouvelle Foi. Elle eut à se doter d'un dogme rénové et pour engager cette réformation générale de la religion véri-table, elle dut se lancer dans un mouvement « *propre* » à cette révolution spirituelle. Ins-truite par le long et douloureux calvaire qu'elle subissait depuis quelques lustres, elle a sa-gement résolu de le faire sur le mode *soutenable*. « Forcément soutenable » annonçait déjà soeur Marguerite Durable. ... mais jusque là cependant elle n'avait durablement *manifesté* que son impotence et sa vacuité.

Certains y voyaient une analogie avec l'imaginaire spontanéiste, inspiré de la pensée mao-zedong, qui revendiquait que s'épanouissent *les « cent fleurs » de la convergence*. Certains jugeaient encore que ces appels anxio-gènes à la convergence des luttes auraient pu inciter le chanoine Lacan à livrer à titre posthume une nouvelle prophétie annonçant le sublime moment de "parité" des genres, celui où enfin *les cons vergent* (et plus si affinités). D'autres enfin, les plus nombreux s'inquiétaient du caractère fratricide de ces luttes et s'alarmaient des ambitions plutôt concurrentes que convergentes, peu propices à l'apaisement « doux » qu'ils préconisaient pour mettre un terme au conflit de classe jugé d'un autre âge.

Pour le simple témoin de cette scène de dépression primitive, soucieux d'éviter la dé-ploration morose, et en attendant que l'arc en ciel LGBTXYZetc. naisse de l'orage macro-nique à l'horizon des éoliennes et portails écotaxes, que les insoumis s'émancipent, que les radicaux se libèrent, que les antifas apprennent à lire, que les zades s'épanouissent et se ré-pandent avec leur cortège de toilettes sèches sur les champs de cannabis durable, il observe que jusqu'à maintenant et partout "*les non-dupes errent*"... parmi les décombres du monde ancien.

Comme si, pour ces foules sentimentales de consommateurs-cueilleurs bien éduqués et éternels insatisfaits, les cent écoles de la petite bourgeoisie avaient en vain, depuis 5 dé-cennies, rivalisé de nombrilisme parasitaire, librement et sans entrave. Avec un résultat qui demeure il est vrai assez décevant.

Émancipons-nous Folleville

Or, désormais l'heure est venue de se rassembler face à la menace populiste, sous les encouragements des pourvoyeurs et des divers mécènes *bienveillants*. Ce que désigne le « front républicain » démocrate et eurotrope est l'expression de ce désarroi des « identités multiples » face à la nécessité contradictoire de leur totalisation anti-totalitaire. Cette auberge espagnole idéologique impose comme seule restriction à ses chalands de laisser à la porte le « vieux clivage droite-gauche ». L'accès à ce grand rassemblement des consciences est seulement conditionné par l'adhésion à la vulgate la plus commune de l'idéologie de classe moyenne : la *médiocrité*. Une identification « progressiste » à l'idéologie dominante, vécue et assumée selon l'acception que Rousseau donnait à ce terme, sans connotation péjorative, comme ici dans l'Émile :

« Désirez-en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun : les grâces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse, et au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des grâces plaît à son mari comme le premier jour".

Pour peu qu'elle délivre quand même quelques *grâces*, la médiocrité spontanée des « couches moyennes » peut et doit complaire et donc satisfaire les besoins idéologiques du consommateur-cueilleur-jouisseur, et d'abord... économe. C'est cette conception du *bourgeois économe* qui nous donne tout naturellement... l'*économiste bourgeois*. Ce que Marx appelait aussi "l'économiste vulgaire" - celui qui ne profère que des banalités ordinaires en les présentant sous une forme extraordinaire. Il prospère plus que jamais avec ses déclinaisons opportunistes successives jusqu'à nos variantes contemporaines et singulièrement celle qui se revendique elle-même "*atterrée*".

Rappelons que Marx, comme Hegel, avait la plus grande estime pour Rousseau. Selon lui le plus honnête, le plus perspicace et le plus profond des intellectuels petits-bourgeois de son temps. Voir par exemple ce passage de "*la question juive*", un texte de jeunesse de Marx où il décrit sa conception politique et philosophique de l'*émancipation* :

"L'homme égoïste est le résultat passif, simplement donné, de la société décomposée, objet de la *certitude immédiate*, donc objet naturel. La révolution politique décompose la vie bourgeoise en ses éléments, sans révolutionner ces éléments eux-mêmes et les soumettre à la critique. Elle est à la société bourgeoise, au monde des besoins, du travail, des intérêts privés, du droit privé, comme à la *base de son existence*, comme à une hypothèse qui n'a pas besoin d'être fondée, donc, comme à sa base naturelle. Enfin, l'homme tel qu'il est, membre de la société bourgeoise, est considéré comme l'homme proprement dit, *l'homme* par opposition au citoyen, parce que c'est l'homme dans son existence immédiate, sensible et individuelle, tandis que l'homme *politique* n'est que l'homme abstrait, artificiel, l'homme en tant que personne *allégorique, morale*. L'homme véritable, on ne le reconnaît d'abord que sous la forme de l'individu égoïste, et l'homme réel sous la forme du citoyen abstrait.

Cette abstraction de l'homme politique, Rousseau nous la dépeint excellemment : « Celui qui ose entreprendre d'instituer un peuple doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la nature humaine, de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait et solidaire en partie d'un plus grand tout, dont cet individu reçoit, en quelque sorte, sa vie et son être, de substituer une existence partielle et morale à l'existence physique et indépendante. Il faut qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangères et dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. » (*Contrat social*, livre II.) Toute émancipation n'est que la *réduction*, du monde humain, des rapports, à l'homme lui-même.

Marx conclue alors :

L'émancipation politique, c'est la réduction de l'homme d'une part au membre de la société bourgeoise, à *l'individu égoïste et indépendant*, et d'autre part au *citoyen*, à la personne morale.

L'émancipation humaine n'est réalisée que lorsque l'homme a reconnu et organisé ses forces propres comme forces sociales et ne sépare donc plus de lui la force sociale sous la forme de la force politique."

Il est tentant de noter que l'écologisme comme stade ultime de l'idéologie bourgeoise s'incarnant dans sa vaste classe vassalisée dite « moyenne », c'est à dire « médiocre » au sens de Rousseau, se propose une *dé-marche* exactement inverse. Dans la stricte observance de la médiocrité de classe dont elle est issue, l'émancipation politique que nous promet l'écologie politique c'est « le bonheur dans la sobriété » déjà prêché - parmi d'autres anachorètes durables - par le bon père Rabhi.

Pour ceux qui le méconnaissent ce nouveau gourou des classes moyennes se présente à l'adulation de ses dupes comme un rafraîchissement "laïc" de l'abbé Pierre tel qu'il fut consacré par Roland Barthes, comme figure christique des 30 glorieuses. Désormais proposé en version post-modernisée, avec barbichette mais sans canne ni soutane (pour en savoir plus, voir l'excellente enquête de J-B.Mallet publiée par Le Diplo).

On notera aussi que cette préconisation rejoint opportunément le genre de « modération » que Marx moquait déjà dans ce qu'il appelait avec son ironie coutumière la "***théorie de l'abstinence***". Et qui n'est rien d'autre que le volet économique et moral de l'idéologie hégémonique actuelle : l'écologisme comme économie domestique sur le modèle « réenchanteur » du ***grillon du foyer*** et surtout comme ultime idéologie politique salvatrice... de l'accumulation profitable. Relire à ce propos [ce très réjouissant chapitre du Capital](#) dont le passage suivant est extrait.

« Cette savante dispute sur le moyen de répartir, de la manière la plus favorable à l'accumulation, entre le capitaliste industriel et le riche oisif, le butin pris sur la classe ouvrière, fut interrompue par la Révolution de Juillet. Peu de temps après, le prolétariat urbain sonna à Lyon le tocsin d'alarme, et en Angleterre le prolétariat des campagnes promena le coq rouge. D'un côté du détroit la vogue était au Fourierisme et au Saint Simonisme, de l'autre à l'Owenisme. Alors l'économie politique vulgaire saisit l'occasion aux cheveux et proposa une doctrine destinée à sauver la société.

Elle fut révélée au monde par N. W. Senior, juste un an avant qu'il découvrit, à Manchester, que d'une journée de travail de douze heures c'est la douzième et dernière heure seule qui fait naître le profit, y compris l'intérêt. « Pour moi, déclarait-il solennellement, pour moi, je substitue au mot *capital*, en tant qu'il se rapporte à la production, le mot *abstinence* [10]. » Rien qui vous donne comme cela une idée des « découvertes » de l'économie politique vulgaire. »

Une fois encore la conclusion de Marx demeure parfaitement valide :

« Elle remplace les catégories économiques par des phrases de Tartuffe, voilà tout. »

Con-sensus

(Malthusien)

Mais, comme tous les Bouvard et Pécuchet qui peuplent et occupent aujourd'hui la place médiatique sont contraints de le déplorer, au-delà des tartufferies en vogue que sont « la mondialisation heureuse », « l'effondrement calamiteux » ou « la nécessaire transition énergétique », les catégories économiques s'avèrent "plus compliquées" qu'il n'y paraissait de prime abord aux néophytes zélés et aux premiers convertis.

La maxime millénariste comminatoire pour tous : "sauver le climat" de même que son eschatologie "planétaire" (la Planète comme fétiche de la "globalisation" libérale assumant le destin de l'humanité) ; tous ces « nouveaux paradigmes » peinent à s'affranchir des apories (neo)kantiennes qui entravent le parcours de ceux qui se sont mis "en marche" vers leur horizon dérisoire. C'est ce qu'illustre par exemple cette vidéo d'un très récent « débat » entre un économiste atterré et un ingénieur de « l'anthropocène » discutant des perspectives d'effondrement sur fond d'élucubration « collapsologique » :



Le présupposé « commun » que partagent les deux « débats » ci-dessus est que leur point de vue est en quelque sorte surdéterminé par une nouvelle « prise de conscience » qu'ils assument d'emblée et présument même admise par « tout le monde ».

Un pré-supposé que suggère non pas tant les résultats électoraux obtenus par les diverses formations politiques que le fait que toutes ensemble, tout le spectre politique se réclame désormais de cette « nouvelle conscience écologiste » qui s'installe donc comme une « arrière-pensée » pour tous... Le problème qu'ils affrontent dès lors conjointement, et qui est au cœur de leur connivence mal dissimulée, c'est que cette arrière-pensée est en elle-même le refoulement et même *l'occultation de toute conscience politique*... En une sorte de pentecôte écologique, le saint esprit durable est descendu sur eux et les a éclairés sur les fins dernières de leur mission sur la planète.

Une fois que cette lumière nouvelle s'est enfin répandue sur toute la classe politique et son appareil idéologique, un nouveau testament libéral soutenable va pouvoir illuminer leurs analyses et commentaires, y compris ici dans leur critique libérale de l'économie capitaliste. D'où leur confusion et leur difficulté à masquer la vanité de leurs appels à la « raison pratique » ou à « sortir du discours religieux » – ce qui revient à admettre le caractère dogmatique et irrationnel de l'idéologie écologiste – mais peinant à dire comment dépasser ce tropisme religieux... Car « sauver le climat » laisse bien peu de grain à moudre dans le cadre raisonné et concret d'une politique de transformation positive de la production et de ses rapports sociaux. Dans cette quête du salut (de la planète), le clergé politique n'a su proposer jusqu'ici que le « rachat » individuel ou collectif par les « indulgences » que sont les taxes... carbone et autres taxes, écotaxes, portails du même nom, CSG, CSP, etc.

Finalement, nos experts sont bien contraints d'admettre l'un comme l'autre que la seule politique publique rationnelle et pérenne visant à combattre le « réchauffement climatique » consisterait en substance à faire l'inverse de ce qui est aujourd'hui préconisé comme « transition énergétique » (dévastation ruineuse par l'éolien, le photovoltaïque, les portails écotaxe, etc.) et donc ne reste que le nucléaire... de nos pères gaullo-communistes éhontés. Voir à ce propos : [**Éolien, solaire, pouvoir d'achat et gilets jaunes .**](#)

Il est encore plus significatif de les entendre confesser leur ... malthusianisme. Même si c'est pour nous expliquer qu'il en serait du malthusianisme comme du cholestérol naguère ou de la Finance plus récemment : il faudrait distinguer le « bon » du « mauvais » malthusianisme. C'est ce qui ressort de leur débat sur la « croissance » qui est finalement leur seule matière à controverse. Controverse qui n'est d'ailleurs qu'apparente car lorsqu'ils s'opposent sur la notion même de croissance , supposément « insoutenable » pour l'un, « régulable » pour l'autre, ils ne font qu'exprimer les deux faces du même Janus. Ils ont une conception commune de la croissance dont l'envers dialectique serait la « décroissance », ou dont la solution passerait par la « modération de la consommation » (voir plus haut la « théorie de l'abstinence »). Cette impasse théorique réciproque repose sur une même conception de la valeur « substantielle » qui est précisément ce dont la critique marxiste de l'économie politique nous permet de nous affranchir.

S'ensuivent tout naturellement les vieilles apories malthusiennes induites par leur problématique de la « croissance infinie dans un monde fini » et autres antennes populaires parmi les cucul-la-praline décroissants.

La manière dont ils rapportent ça, tous deux, à la production et consommation d'énergie est particulièrement symptomatique. L'actualité il est vrai leur sert sur un plateau une annonce « *au sens propre incompréhensible* » selon le neveu de service des Échos, également idiot utile de service (public) sur Rance Inter, j'ai nommé de patelin Dominique Seux qui fait part de son « [incompréhension](#) » dans des termes aussi clairs qu'instructifs :



Le Journal Officiel a confirmé ce relèvement des prix qui concernent au minimum 25 millions de clients, soit quatre foyers sur cinq, un relèvement qui est au sens propre incompréhensible.

Au sens propre, cela veut dire qu'il ne peut pas être compris tant les raisons mises en avant défient le sens commun – avec pour conséquence de relancer les doutes sur la hausse pourtant bien réelle du pouvoir d'achat des Français cette année – comme l'Insee l'a encore confirmé il y a deux jours.

Trois éléments expliquent l'augmentation des tarifs d'EDF ces dernières années.

Le premier est le financement de la montée en puissance des énergies renouvelables, avec une flambée jusqu'en 2016 des taxes sous une forme ou une autre (elles représentent 35% environ du prix aujourd'hui), flambée supérieure à ce qui

s'est passé pour les carburants. **Les subventions à l'éolien et au solaire coûtent cher, très cher. Là ce n'est pas absurde, mais il est curieux que cela soit rarement mentionné – ce n'est sans doute pas très convenu de le dire.**

Il est frappant de constater dans l'exemple de cette chronique, relayant « La voix de son maître », que la « contradiction centrale » supposée rendre « incompréhensible » l'augmentation du prix de l'énergie électrique, oppose :

- d'une part la rationalité supposée du « *solaire et l'éolien qui coûtent cher* » du fait des énormes subventions mobilisées pour en soutenir les actionnaires, mais qui « *ne sont pas absurdes* » (sic) ;

- d'autre part les « *incompréhensibles* » taxes (jugées arbitraires et sans doute « absurdes ») qui selon Dominique Seux ont en outre l'effet déplorable de jeter « *des doutes sur la hausse pourtant bien réelle du pouvoir d'achat des Français* ».

Ordinairement la rhétorique de D. Seux s'applique à servir l'austère consommé des contempteurs du laxisme budgétaire et des folles dépenses « non financées » de « l'État providence ». On peut donc s'étonner qu'il semble croire que les « justes subventions » aux capitalistes eurotropes, seuls bénéficiaires de cette « croissance verte » de l'énergie « renouvelable » pourraient être financées autrement que par les « taxes absurdes » qu'il dénonce dans le même mouvement de protestation.

A vrai dire on pourrait juger que c'est la candeur affichée par le chroniqueur qui selon ses propres termes « *défie le sens commun* ». Mais D. Seux, en dépit de ses airs de ravi de la crèche libérale n'en est pas moins confusément conscient des déterminations de ses patrons. C'est pourquoi il ajoute que « *ça n'est sans doute pas très convenu de le dire* ». Mais alors pourquoi s'étonner de la langue de bois escrologiste qui enrobe cette logique inéluctable ?

Pour en savoir plus, voir : [Les bonnes recettes du professeur Melenchon](#)

Pour bien saisir le « noeud » de ces contradictions, il faut observer que le dilemme libéral se fonde sur un malthusianisme opportunément « restreint » à la production et consommation d'énergie. C'est pourquoi il est sans doute utile, pour satisfaire la demande de nos jeunes amis avides d'un éclaircissement dûment argumenté, sur la conception que Marx avait de cette problématique, de rappeler quelques notions de base de la critique marxiste de l'économie politique.

Dans leur « **Critique de Malthus** » Marx et Engels sont parfaitement clairs, ils opposent notamment à Malthus le constat que :

« Pour nous, l'explication est toute simple. Les forces de production qui sont à la disposition de l'humanité n'ont pas de limites. Le rendement de la terre peut progresser indéfiniment par l'application de capital, de travail et de science. »

Marx et Engels : Critique de Malthus - 1875

Il semble essentiel de souligner ici que :

Ce qui pour Marx n'a « pas de limite », ça n'est ni « la croissance », ni « les ressources naturelles », ni la population, ni d'ailleurs le travail, le capital ou le savoir scientifique mobilisés par cette population.

Ce à quoi aucune limite n'est assignable, ce sont « les forces de production à disposition ». Ces « forces productives » sont essentiellement l'homme et des ressources naturelles réunis dans le processus de production assurant leur subsistance et leur reproduction. Elles ont des « moments » (au sens hegelien de la mécanique) mais n'ont pas de limites car elles sont en elles-mêmes non pas une « substance » mais un « rapport » (ici également désigné comme « rendement ») entre ces divers éléments, déterminant les rapports sociaux de cette production humaine, à l'instar du rapport entre masse et poids à ceci près que ce dernier est exprimé par une constante.

Rapporté à la *population* comme à la *valeur*, cette force productive n'est pas limitée par quelque chose de mesurable et fixé, du genre des constantes de la physique. Elle n'est pas dé-limitée mais elle est évidemment dé-terminée... par les Lois qu'elle exprime. Des Lois connaissables et intelligibles. Dans le même ouvrage Marx et Engels rappellent que :

« Chaque mode de production a ses propres lois de l'accroissement de la population et de la surpopulation, cette dernière étant synonyme de paupérisme. Ces lois se ramènent purement et simplement au rapport déterminé de l'individu vivant vis-à-vis de ses conditions de production et de reproduction, en tant que membre de la société, puisqu'il ne travaille et ne s'approprie qu'en société. »

Dans la perspective marxiste, consistant à analyser le devenir historique comme « contradictions en procès » (et non pas comme accomplissement d'une quelconque finalité), il est bon de rappeler ici, comme le fait Roger Dangeville l'auteur de la préface de cette traduction française, que pour Marx, repris par Engels :

« Jamais une formation sociale ne disparaît avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir en son sein » (MARX, « Préface de 1859 » à la *Critique de l'économie politique*)

La conséquence corollaire de ce passage de la préface à la Critique de l'économie politique par Marx est donc que la formation sociale capitaliste ne saurait survivre à un « moment » du développement des forces productives où elle ne pourrait plus le contenir, notamment en raison du rapport de population comme du rapport de valeur qui la déterminent.

Autrement dit le ce moment de l'histoire humaine où, sous la pression du développement des forces productives, le processus d'effondrement de l'accumulation sur elle-même débouchera sur une formation sociale mieux adaptée et plus propice au développement de ces forces.

Bref la fin de l'histoire du libéralisme et non pas de la planète, et le « temps qu'il fait » ou fera n'a rien à voir avec ça.

Du beurre et des croissants ? (Sur la notion de « croissance »)

À bien considérer les fondements de la critique écologiste de la critique de l'économie politique, on observe qu'ils reposent sur ce que les générations actuelles ont coutume de désigner comme une « perte de sens ». En quoi ils manifestent surtout l'expression d'une défaillance ou plutôt d'un évanouissement collectif. Singulièrement celui de la transmission de connaissance.

Dans le domaine de l'économétrie et des notions qu'elle sollicite au travers du discours des économistes vulgaires il y a une notion issue des abaques comptables mais qui a été portée à un statut quasi métaphysique par les idéologues de toutes chapelles. Cette notion, d'abord promue comme « indicateur économique » fondamental, puis désormais totalement fétichisée, c'est la « *croissance* ».

La critique irrégulière de l'écologie a déjà été faite (dans « les veaux et les choses »). Après avoir répondu dans les pages qui précèdent à la question de sa « finitude » historique, l'analyse critique du « fétichisme de la croissance » et de son envers dialectique la « décroissance » devient donc la tâche théorique et pratique aujourd'hui prioritaire à l'intention de mes petits camarades de la F.F.C.C. C'est pourquoi je complète ce petit memo par un bref aperçu sur cette notion, s'agissant encore ici de la critique de l'écologie politique, du point de vue des concepts qu'elle prétend mettre en œuvre. Il n'aura sans doute pas échappé - aux mêmes petits camarades à qui je propose cette brochure militante - que le concept de croissance est directement tributaire de celui de *valeur*. C'est la croissance d'une valeur qu'il s'agit d'évaluer. Je ne reviendrai pas sur la question du « caractère fétiche de la marchandise » et pas davantage sur la révélation de son « secret » puisque tout cela figure dans les textes et débats précédents (voir : [Critique de l'Économie politique: \(ébauche\)](#)). Ce travail préalable peut permettre de comprendre pourquoi la notion de croissance doit être vue comme un *rapport social* avec tout ce que cela implique de « subtilités métaphysiques » dans le système de Marx. Cela justifie aussi que la première question méthodologique que l'on doit se poser, du point de vue de Marx est évidemment : quid de la dialectique valeur d'usage / valeur d'échange, rapportée à la « croissance » de cette valeur. Nous verrons plus loin ce qu'il en advient.

Observons d'abord que le rapport de croissance, au sens générique que lui donne ses locuteurs, porte in fine sur le processus d'accumulation. Ce qui « croît » ou décroît selon la mesure de « croissance », autrement dit l'évolution conventionnelle du PIB, ça n'est en pratique ni la richesse, ni véritablement le produit de l'activité, ni sa circulation, etc. c'est simplement la mesure d'une « totalité ». Cette totalisation historique *indéfiniment* « en cours » résulte d'une forme particulière de la totalisation sociale de l'activité humaine : l'accumulation de la *valeur*, dûment *réalisée*, c'est à dire *consommée* et monétisée.

La Décroissance... consolidée

Ce memo n'a pas d'autre ambition que d'exposer succinctement (et dialectiquement) ce qui dans la perspective de Marx invalide et disqualifie la conception économétrique de la croissance économique telle que la convoquent et la véhiculent ses diverses déclinaisons escrologiques : « croissance infinie » , « croissance durable », « croissance soutenable », « décroissance », etc. jusqu'aux dernières « trouvailles » de Friot doublant sa « valeur économique » d'une « responsabilité économique » qui n'est que l'expression de son « coming out » d'écologiste catholique (après qu'il ait définitivement jeté sa gourme marxiste). Du point de vue économétrique critique de Marx ça peut se résumer d'une seule phrase :

L'agrégat statistique comptable de **croissance** des économies nationales, à quelque échelle, périodicité ou périmètre que ce soit, exprime **une variation périodique du rapport de valeur** réalisée (c'est à dire consommée),
selon la mesure de l'accumulation, évaluée à partir des mesures normalisées du PIB, telles que les déterminent **les rapports de propriété institués et les modalités de division du travail qu'ils instituent**, à l'échelle, sur la période et dans le périmètre de formation sociale considérés.

Je pourrai d'ailleurs m'arrêter là ... puisque ce simple rappel suffit à invalider et disqualifier toute prétention d'usage des notions impliquant la « finitude de la croissance », aussi bien que ses corollaires (durabilité, soutenabilité, etc.). Puisque comme on sait et comme cela a été rappelé plus haut, un rapport, en tant qu'idéalité mathématique, n'a pas en soi de limite en dépit de son inscription dans le monde « fini » de ce dont il est le rapport. Ce qui, en bonne logique, invalide l'objection de l'impossibilité de « croissance infinie » et Cie. Mais au titre qui justifie de modeste travail je vais pointer quelques conséquences et observations illustrant ce constat.

Si par exemple on prétend, par quelque mesure ou phénomène politique, social ou économique, inverser le résultat que manifeste le **taux de croissance**, autrement dit parvenir à une « croissance négative », que ce soit comme « décroissance » ou plus classiquement comme « récession », que ce soit « en valeur » ou « en prix », on ne fait que réduire **la valeur résultant de la totalisation de l'accumulation**.

En pratique cela aboutit principalement à une *baisse tendancielle du taux de profit* sur le périmètre considéré. Dans une économie capitaliste ce type de « tendance baissière » occasionne spontanément une « compensation » tendancielle. L'effet « contra-cyclique » opère selon les rapports de propriété et la division du travail qu'ils conditionnent. Typiquement, afin de « restaurer les marges », une croissance réciproque de l'exploitation des agents économiques par les actionnaires et l'appareil financier de l'accumulation. Compensation qui se traduit elle-même par une « *décroissance* » des revenus du travail, *consolidée* par une dégradation des conditions de travail de ces agents, elle même répercutée sur le droit afférent, et in fine celui de la propriété qui sur-détermine tout le processus.

Cette conséquence est du reste parfaitement acculturée par les idéologues libéraux « décroissants ». Ils la justifient et en font un argument positif en l'épaulant d'un compendium moral, à prétention philosophique, sous le vocable consolant de « sobriété heureuse ».

Nous allons y revenir.

L'objection courante que me servent les écologistes, à propos de ce constat embarrassant, c'est qu'ils prétendent compenser la décroissance en « quantité » par une croissance en « qualité » (supposément évaluée sur des bases « responsables et durables ») de ce qui est produit. Ils oublient seulement que la décroissance ainsi redéfinie affecte, à l'instar de la croissance, la mesure de la *valeur* et non celle de la « quantité », pas davantage celle de la « qualité ». Au passage, noter qu'il n'est pas du tout question par ce biais de transformer les rapports sociaux qu'implique le mode de production, moins encore les rapports de propriété qui les déterminent. Mais c'est là un aspect de la question que je ne développe pas tant il déborde du cadre de ce memo.

Pour en revenir à la dialectique de la croissance/décroissance « soutenable » par la qualité vs la quantité, elle a déjà montré ses propres limites avec par exemple le marché du « bio » comme moyen d'améliorer les marges du secteur agro-alimentaire. Sans conséquence positive perceptible sur l'environnement, la pollution et moins encore le délabrement social du milieu naguère « paysan ». Des ex-paysans qui plutôt que cultiver nos vertes campagnes sont de plus en plus incités à y épandre, après les pesticides, des éoliennes et bientôt des champs de tournesol photovoltaïque.

Quant à l'industrie on a vu plus haut ce que donne sa « transition énergétique » ...

En pratique l'illusion économique des idéologues écologistes repose sur le même fétichisme que celui qui sert l'accumulation : l'idée *substantielle* de la valeur et par conséquent le caractère de *commensurabilité* que lui confère la *forme marchandise* (voir [notre atelier](#)). Ainsi, ceux qui ne voient le monde que sous la forme d'une « planète » surencombrée de débris de marchandises toxiques, négligent de considérer que leurs affects « dévastés » ne les informent pas sur « la chose soi » du divers « esthétique » de ce monde, mais sur la forme « pour soi » que leur en propose leur conscience de classe. C'est pourquoi ils ont déjà du mal à dissocier la valeur totalisée par le PIB des prix des objets-marchandises, produits et consommés (dans le même périmètre de PIB). Il leur est plus difficile encore de dissocier la valeur de ces marchandises de leur réalité matérielle, il n'est donc par surprenant qu'ils soient incapables de concevoir que la croissance du PIB ne renvoie à aucune matérialité concrète mais n'est qu'un indicateur statistique. Enfin il est quasiment impossible de leur faire admettre que les conclusions qu'ils induisent de corrélations entre cet indicateur économétrique et l'exploitation des ressources naturelles, la démographie, la pollution, les déchets, sans parler de l'élévation du gradient de température, relèvent du plus parfait arbitraire et consistent à établir des relations abusivement quantifiées (et inconsistantes) entre des objets discrets et incommensurables.

Le chaudron du négatif écologiste. Et la Joie du bonheur d'être (sobrement) Soi.

Le paradoxe apparent de leur démarche est que les motifs invoqués par les défenseurs de ces conceptions relèvent selon eux du *rapport social* qu'il s'agit en principe de *transformer positivement*, mais ils se fondent pour ça sur une doxa qui vise principalement à masquer ce rapport social sous la forme marchandise, celle-là même qu'ils prétendent dénoncer et combattre.

Ça tombe bien (pour eux) : il suffit donc de changer cette *forme marchandise* pour transformer *ipso facto* le *rapport social* sous-jacent. Or, il se trouve justement que le chaudron du négatif écologiste leur fournit l'outil conceptuel le plus affûté et performant qui soit pour réaliser, à moindre effort, l'indispensable préalable de transmutation de la vile marchandise populiste en élixir de durabilité citoyenne. Et le tour soutenable est joué !

Grâce à l'ineffable immatérialité des choses - un caractère nouvellement « acquis » par le truchement bienveillant des « nouvelles technologies » - cette *grande transformation* sort enfin des chaudrons sulfureux des alchimistes pour entrer dans le champ des programmes de science-po et donc « *forcément* » celui du progressisme en marche. C'est ainsi que nos écolo-alchimistes en arrivent à vouloir transformer non pas le *rapport social de production* de ce qu'ils consomment, mais leur *mode de consommation* (et plus encore celui des autres). De même ils prétendent transformer la *nature* de ces marchandises en vue de l'adapter à leur mode de consommation, plutôt que le rapport social aliénant qui en conditionne la *production*. Au besoin, par l'effet du saint-esprit soutenable. La « bonne nature » des produits induira *forcément* ... celle des pratiques associées, et notamment celles de leur production et circulation sanctifiées.

Bientôt l'immaculée conception à l'usage exclusif des « machines désirantes » ?

C'est là, on l'aura compris, un des points d'orgue de la partition économique des écologistes, et on ne sera pas surpris d'y observer une « convergence » totale avec la logique de *l'économie de marché*. Celle pourtant qu'ils prétendent combattre... et jugent supposément opposée à celle de l'émancipation qu'ils revendiquent.

Le fétichisme de la marchandise est ainsi totalement assumé et revendiqué : c'est la chose-objet en elle-même et pour elle-même qui détermine le rapport social du sujet aliéné (à ces choses-objets) et non son activité sociale de production de ces choses. Dans cette logique essentialiste « subjectivée », seul le « *désir* » doit être réformé et il s'agit donc de le *libérer* des nécessités sociales. Singulièrement celles qu'imposait la production collective de ces objets « réifiés » du *désir économe* petit-bourgeois. Car ces objets sont ceux de *son* désir. D'où la nouvelle conception de l'émancipation : libérer une compulsion vitale d'autant plus libre et non faussée que désormais déculpabilisée, car respectueuse de la Planète. L'acte de contrition écologique libère l'âme du consommateur qui peut enfin jouir de la grâce selon son bon plaisir... émancipé.

Soulagé du poids de sa conscience malheureuse de consommateur-cueilleur, par les bienfaits émoullients du tri sélectif et le concours du saint esprit écologiste, le citoyen durable est enfin LIBRE. Il est libre par ce qu'il a le *choix*. Le choix « démocratique » de choisir un élu local parmi plusieurs « offres », une marque de haricots durables plutôt qu'une insoutenable côte de bœuf (ou ... les deux), etc. Il est en paix avec sa conscience de soi.

Ce qui est très exactement l'idéologie de servitude volontaire, motrice du libéralisme de marché, en marche.

Valeur... ajoutée (Et retour sur la croissance)

Pour en revenir à nos moutons... de Panurge, il faut voir aussi que leurs élucubrations sur la croissance/décroissance et sa durabilité ou soutenabilité s'expliquent accessoirement par une méconnaissance (entretenu), voire une ignorance (encouragée) des processus concrets de totalisation qu'évaluent symboliquement les « taux de croissance ».



Comme cela a été évoqué plus haut, la *croissance* n'est qu'un *ratio*, exprimant statistiquement l'évolution de l'accumulation « en cours », telle qu'elle est tracée dans un périmètre et sur des périodes données. Écono-classiquement la croissance dont il est question dans les débats publics nationaux est rapportée au PIB, dont les évolutions donnent la mesure de ce qu'il est convenu d'appeler croissance économique. Quand au PIB les mêmes sources publiques autorisées (l'INSEE puisque tout ça relève de statistiques issues de la comptabilité analytique nationale) vous apprendront qu'il s'agit en bref de la totalisation des valeurs ajoutées au fil de l'activité économique de la Nation. Valeurs qui sont d'ailleurs exclusivement créées puis ajoutées par *l'activité* des travailleurs (salaires, charges sociales, taxes, impôts, CSG, etc.) . Un ajout de valeur tel que créé et réalisé aux divers stades de la production et de la circulation et dont les « matières premières » et autres achats consommés, intrants, etc. sont donc totalement exclus (selon le mode de calcul de la TVA, à chacune de ces étapes). Ce qui constitue la totalité *effective*, qui sert d'assiette au calcul statistique du taux de croissance à un moment donné, résulte donc du seul processus d'activité productive humaine opérant sur sur les ressources naturelles. Ces dernières étant donc de facto exclues de la totalité qu'agrège cette totalisation.

Si on peut parler d'accumulation de la valeur *réalisée*, au sens que Marx donne à cette détermination, c'est tout simplement par ce que toute cette valeur est chiffrée sur la base de *sa réalisation, c'est à dire sa consommation*, autrement dit son paiement effectif et supposé *déclaré* (et taxé), d'une manière ou d'une autre. D'où la difficulté d'évaluer la part pourtant grandissante de l'économie « informelle » : trafics, drogue, prostitution, etc. sinon par...la consommation indirecte qui résulte de cette source de « pouvoir d'achat ». Bien comprendre aussi que la *réalisation* de la valeur sociale issue du processus de production et circulation, accomplie par sa consommation, implique aussi sa *destruction*, au sens Hegelien. La *finitude* de la forme marchandise est inscrite dans ce cycle, mais dans une conception purement logique et rationnelle, totalement étrangère à ces nouveaux croisés planétaires.

Du point de vue de Hegel (comme de Marx) le *désir*, vu comme la compulsion à s'appropriier les objets par leur consommation, est destructeur de la valeur formellement incorporée à ces objets. Tous les biens et services disparates et totalement hétérogènes qui sont comptabilisés, meubles, immeubles, routes, locomotives, production agricole, usines, bons, soins, éducation, police, œuvres d'art, impôts et taxes compris, y passent donc, et à un moment ou un autre de la circulation de la valeur, par la forme marchandise... puisqu'il faut qu'ils soient commensurables, selon l'équivalent monétaire approprié. C'est le rapport de variation de cette évaluation statistique comptable, globale, d'une année (ou d'une période quelconque) sur l'autre, que mesure et désigne la « croissance ». Cette finalité et finitude de destruction s'applique, comme pour tout processus, dans la durée. Ce qui sera qualifié de *durable* ce sont les objets dont la consommation *dure*... un certain *temps* - comme disait Fernand Raynaud.

Quiconque se penche ne serait-ce que fugacement sur les tableaux descriptifs du contenu, de l'origine et de la nature des données totalisées pour aboutir aux taux de croissance, se rend bien vite compte du degré de candeur, d'ignorance ou de mauvais foi dont il faut faire preuve pour prétendre en tirer des informations d'une quelconque portée heuristique et scientifique, fondées sur des corrélations avec l'évolution concomitante de phénomènes démographiques, environnementaux, climatologiques, etc. qui plus est à des échelles qui sont sans la moindre « commune mesure ». Les néo-futurologues se pressent pourtant, de tous horizons, tous en marche voire en courant vers le « nouveau monde » dont l'annonce de sa fin prochaine constitue leur sinécure médiatique.

On a un bel exemple d'élucubrations collapsologiques formatées, préférées comme des « vérités scientifiques » par des diafoirus improvisés, se réclamant de la science ou de la conscience planétaire, dans cet autre numéro de Bouvard et Pécuchet, opposant cette fois un astrophysicien newage attardé dans les oripeaux de Francis Lalanne (sans les cuissardes) et un gourou de la SF française qu'on a connu mieux inspiré. L'un comme l'autre invités à s'aventurer très loin de leurs domaines de compétences respectives, et ils ne se font pas prier ! Rivalisant de cuistrerie partagée et de connivence sirupeuse. Leurs exhortations à moins prendre l'avion, limiter les croisières et se mettre plutôt à la permaculture de soi, risquent cependant de rester inaudibles au Kerala, et dans pas mal d'autres régions du globe où il fait pourtant déjà ... très chaud.



Interdit d'interdire : Aurélien Barrau et Alain Damasio - La fin du monde est-elle pour demain ?

Frédéric Taddei reçoit Aurélien Barrau, astrophysicien, engagé pour la protection de l'environnement, et Alain Damasio, auteur de science-fiction.

Oedipe et le Sphinx

Face aux rudes épreuves qui se présentaient à eux, les anciens grecs n'étaient pas particulièrement optimistes, et de leur sage perplexité en regard du destin de l'humanité nous héritâmes de leur philosophie mais aussi de leur tragédie.

Du moins furent-ils aussi les concepteurs du logos qui les rendit capables de rationaliser ce destin problématique en sorte de l'assumer collectivement, effectivement et efficacement, avec toutes ses contradictions, voir :



La réponse simple qu'on peut donc apporter aux angoissés qui se posent l'énigme (pour eux éristique) d'une « impossible croissance *infinie* dans un monde *fini* » c'est que la croissance dont ils parlent est d'autant moins susceptible de devenir « infinie » qu'elle est, d'emblée et par nature, in-définie et *a posteriori*. En tant que ratio de l'exploitation des ressources rapportée à la démographie elle ne fera au mieux qu'exprimer une approximation raisonnable de la capacité évolutive et de l'efficacité, idéalement croissante, de l'humanité dans l'usage social des ressources à sa disposition. Sachant en outre que l'humanité elle-même fait partie de ces ressources « naturelles » dont elle est même le produit le plus « avancé », on leur apprendra que la croissance, qui mesure un des degrés symboliques du processus évolutif, est à peu près dans le même rapport épistémologique avec le « destin » de la planète que la gradation pointée par la colonne du thermomètre avec les origines de la fièvre du patient. Il n'y a pas plus de finitude là-dedans que de beurre en branche.

En pratique ceux qui se posent ce genre de problème, qui plus est comme enjeu a-politique primordial, ne font rien d'autre que prétendre spéculer à court terme sur *la valeur d'usage du monde* qui les entoure, fondée sur une *estimation arbitraire de sa future valeur d'échange*. Une prophétie qui ne sera donc autoréalisatrice que pour les « générations à venir ».

Appelés en renfort des futurologues, vieillissants et déjà un peu démodés, ces Haruspices post modernisés tirent leurs pronostications des entrailles statistiques encore fumantes des victimes des récentes grandes crises du capitalisme, elles mêmes corrélées aux cours de bourse, au temps qu'il fait, aux perspectives immatérielles, aux puissances naturelles et aux prévisions météo pour les décennies à venir.

L'affaire reste quand même assez « contre-intuitive », et c'est sans doute pourquoi leurs « premiers de cordée » attendent leur *salut* (et celui de la planète) de l'intelligence artificielle !

Pour en savoir plus : ["Big Data" et intelligence artificielle : comprendre sans expliquer \(et réciproquement \)](#)

Dans l'intermède il leur est loisible de « penser printemps », dûment informés par les accomplissements théoriques et pratique de la « pensée complexe » du fondé de pouvoir de la bancocratie.

Finalemment...

Toutes ces enluminures du missel écologiste illustrent en définitive une version appauvrie et inconsistante des thèses de feu Jaime Semprun . Ce dernier avait quand même une conception un peu plus élaborée car informée de la pensée de Marx. « *l'échec du socialisme réel* » me disait-il « *nous montre qu'il ne suffit pas de collectiviser la propriété des modes de production. Il faut aussi et surtout transformer collectivement l'objet et la nature de cette production.* ».

Soit, lui rétorquai-je, mais quand je lui demandai de me décrire la manière dont il entendait politiquement, socialement, concrètement opérer cette transformation collective... il demeurait pour le moins évasif. Car en réalité il n'en avait pas la moindre idée, et cette proclamation ne visait qu'à justifier et argumenter sa compulsion « anti-industrielle », fidèle à la téléologie dépressive de son maître Gunther Anders.

NB : C'est évidemment une conception qu'Anders tirait lui-même de l'existentialisme de son Meister Heidegger. Mais Jaime détestait Heidegger, à juste raison, et il reconnaissait même qu'Anders, après l'obsolescence de l'homme, avait fini par sombrer dans le délire névrotique, ce qui expliquait qu'il n'avait pas voulu traduire et publier le tome 2 de l'obsolescence de l'homme.

Par ailleurs Jaime Semprun conchait les écologistes, leur « catastrophisme » et leur « soumission durable ». Anar sur le mode espagnol (mais bien loin de son père qu'il détestait) et artiste (comme sa mère qu'il adorait), adepte de Mumford et William Morris, il était surtout technophobe radical (et candidement idéaliste) et pour lui l'ennemi « subjectivé » ça n'était pas vraiment le capitalisme mais sa « Teknè ». Autrement dit la technologie industrielle qu'il associait à une modernité déshumanisée (et au stalinisme comme dérive mécanisée du leninisme, confusément sur le modèle heideggerien du nazisme comme métaphysique des panzers). Ce dont résultait chez lui une forme de déni de réalité, puisque tout en excommuniant la « teknè en soi » et tout ce qui s'ensuit (du stylo Bic aux centrales nucléaires), il valorisait au plus haut point la machine et l'outil « pour soi », du moins pour les formes « anciennes » et supposément « artisanales » qui accommodaient ses représentations propres de la production, perçue par lui comme bonne si « non industrielle ».

La finesse de son expression au service d'une amère lucidité sur la médiocrité de ses contemporains faisaient pourtant de Jaïme Semprun le digne héritier des grands moralistes français. Je lui dois d'ailleurs une des descriptions les plus perspicaces des sources de l'hégémonie idéologique qui désormais tous les frappe même si bien peu risquent d'en mourir, autrement que de ridicule (ou de carambolage de trottinette).

« Parmi les choses que les gens n'ont pas envie d'entendre, qu'ils ne veulent pas voir alors même qu'elles s'étalent sous leurs yeux, il y a celles-ci : que tous ces perfectionnements techniques, qui leur ont si bien simplifié la vie qu'il n'en reste presque plus rien de vivant, agencent quelque chose qui n'est déjà plus une civilisation ; que la barbarie jaillit comme de source de cette vie simplifiée, mécanisée, sans esprit ; et que parmi tous les résultats terrifiants de cette expérience de déshumanisation à laquelle ils se sont prêtés de si bon gré, le plus terrifiant est encore leur progéniture, parce que c'est celui qui en somme ratifie tous les autres.

C'est pourquoi, quand le citoyen-écologiste prétend poser la question la plus dérangeante en demandant : " Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? ", il évite de poser cette autre question, réellement inquiétante : " À quels enfants allons-nous laisser le monde ? »

Jaime Semprun « *L'abime se repeuple* » 1997 à l'Encyclopédie des Nuisances.

À en juger par les zombies à écouteurs et roulettes qui foncent désormais sur les vieux, les aveugles et les paralytiques tentant de se frayer un passage sur les trottoirs-décharges parisiens, on peut raisonnablement penser que la question de Semprun est en effet la plus réellement inquiétante qu'il faille maintenant se poser.

Pontifex Marximus

Juin 2019